



Heidi Rossignol

Avec tout mon
AMOUR

Heidi Rossignol

Avec tout mon amour

© Heidi Rossignol, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4460-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À deux merveilleuses femmes.
En la mémoire de ma petite mamie et en l'honneur de ma petite maman.
À la vie et à la mort,
parce qu'il y a des êtres inoubliables que la mort ne peut nous enlever.

Prologue

Souvenirs, souvenirs. Voilà ce qu'il me reste aujourd'hui, des souvenirs... mis à part mes charmantes filles et mon chat, Ricci.

Installée dans mon vieux fauteuil en rotin, près de la fenêtre au fond du salon, je parcours les quelques photos de famille que j'ai la chance de posséder. Il y a ces petits souvenirs comme des flashes, qui me font sourire à leur seule vue, et il y a les autres, qui me replongent plus intensément dans le bon vieux temps. Ces derniers finissent parfois par me décrocher une petite larme au coin de l'œil, quand je prends conscience de ce que je n'ai plus. Je crois avoir assez vécu pour affirmer que la vie est compliquée, mais profondément épanouissante, lorsqu'on sait prendre du recul. En effet, la vérité est qu'il est toujours plus difficile de se convaincre que la vie est belle quand tout semble s'abattre sur nous. C'est en tout cas ce que je ressens aujourd'hui, à la lumière de mon passé.

Le cancer m'emportera bientôt, je le sais, du moins je le sens, j'en suis certaine. Mes intuitions me trompent rarement. Finalement, la vieillesse et l'expérience de la vie modifient clairement notre rapport à la mort. Même si je ne suis qu'une vieille dame avec des préjugés, des pensées probablement passées, simplifiées, le schéma reste à peu près le même pour tous, tout en sachant que chacun est différent et mène sa vie comme il l'entend.

Ce qui est sûr, c'est qu'à dix ans, on ne pense pas à la mort, ou bien on croit qu'on est « *éternel* ». À vingt ans, on imagine être invincible face à elle, on sait ce qu'elle est, seulement on met cela dans un coin de sa tête, en se disant qu'on aura bien le temps d'y penser plus tard. Or, à trente ans, on commence à se poser un peu, à avoir une situation plus stable. À ce moment-là, on a pris conscience que la vie ne tient qu'à un fil, qu'on peut la perdre d'une seconde à l'autre, et que la jeunesse n'est malheureusement pas un passe-droit.

Ensuite, on fait son petit bout de chemin, le chronomètre semble s'accélérer, et on n'a plus le temps de penser à la mort. Notre vie est bien remplie donc on préfère ne pas y songer. Quand approche l'heure de la retraite, on aspire souvent à finir plus tôt et avec cela, l'espoir de pouvoir en profiter en bonne santé. Toutefois, notre condition physique se fragilise, l'arthrose s'immisce, le dos se courbe, témoin de longues années de travail et du poids d'une vie sur les épaules. Et puis arrivent les soixante-dix ans, on sent que la faucheuse approche et la mémoire nous joue parfois des tours. On essaie de passer du temps auprès de ses

petits-enfants, s'il y en a, mais dans notre tête, il est beaucoup trop tôt pour s'en aller. Cependant à quatre-vingts ans, alors qu'on se verrait bien vivre encore dix ans, la mort n'a plus la même odeur, et me concernant, je le sais, rien n'est plus pareil, je suis foutue.

Certains de mes amis sont partis et pour la plupart, à cause de la même sacrée maladie. Ce maudit cancer qui dort en nous pendant un certain temps. On a l'impression d'avoir une santé presque de fer, et un beau jour, il décide de nous exploser en pleine figure. C'est finalement à ce moment précis qu'on s'aperçoit que l'on va peut-être souffler moins de bougies que ce qu'on espérait. C'est ainsi.

Toute personne, peu importe son âge, a un sablier qui lui colle à la peau, alors on essaie de profiter au maximum et de prioriser nos actions en fonction de ce qui nous tient le plus à cœur. Dans mes jeunes années, quand je me suis rendu compte de cette course contre la montre, j'ai d'abord eu peur de gâcher ma vie, de ne pas savoir ce qui valait la peine que je me batte, et ma plus grande crainte était d'arriver au terme de ce qui m'a été donné en ayant des regrets. En fin de compte, en grandissant, j'ai vite mis un voile sur cette angoisse pour laisser place à l'imprévu et permettre au destin de m'accompagner pas à pas. Je dois dire que je suis plutôt satisfaite du résultat.

Certaines personnes pensent que les photos ne sont pas indispensables pour vivre, et dans un sens, ils n'ont pas tort, ce n'est pas un besoin vital. Néanmoins, cela reste fondamental pour moi. Je ne peux me résoudre à vivre sans. Ces gens pensent que le plus important est de se souvenir dans le cœur et dans la mémoire profonde, sauf qu'au fil des années, la mémoire sélectionne et les souvenirs disparaissent petit à petit, silencieusement. Les photos m'aident à me souvenir de ces moments perdus, et à chaque fois que j'ouvre les albums, c'est un feu d'artifice de morceaux de temps, figés. Le bonheur ressurgit, tout autant que la nostalgie s'immisce dans mon cœur. Je me surprends même parfois à rire seule, avec mon Ricci qui ne me quitte pas. Je ne me lasserai jamais de revoir mes photos car elles me permettent d'oublier mes petits tracas.

Je me rappelle ma rencontre avec mon mari, Georges, mon mariage avec lui, la naissance de mes enfants et toutes les personnes qu'il m'a été donné d'aimer, ces souvenirs sont inoubliables. Par contre, les photos m'aident à revivre certains passages de ma vie, comme mes camarades de classe sur une photo de classe vieillie, que j'avais un peu oubliés. Un souvenir globalement bon si je mets de côté cet instituteur affreux et violent qui aimait jouer avec sa règle sur les doigts de certaines élèves, ou tirer les oreilles des autres. Sur une autre photo, je me

retrouve jeune, j'étais encore jolie et attirante à cette époque, parce que maintenant, ma peau est certes encore douce, mais elle a perdu de son élasticité. Quant à ma chevelure de jeune fille, il ne me reste que quelques cheveux blancs courageux, sur un crâne plus que clairsemé par mes précédentes chimiothérapies. J'ai l'allure frêle et mes muscles semblent avoir pris la fuite depuis quelques années. D'ailleurs, je ne me regarde plus tellement dans le miroir, comme j'aimais tant le faire avant. Je ne supporte pas de voir mes yeux creusés, fatigués, témoins de plusieurs années de lutte acharnée contre la maladie.

Je continue à tourner les pages. Je vois un chat. Un chat parmi tous ceux que j'ai eus, je ne me rappelle plus du nom de celui-ci mais je me souviens d'un en particulier, Freud. J'ai toujours grandi avec des chats, et Freud a été le premier arrivé chez mes parents. Et puis aujourd'hui, j'ai mon Ricci avec moi, un beau mâle aux poils mi-longs gris et blanc. Ricci est très mignon, un peu collant parfois. C'est comme ça que je l'aime. Il me témoigne tant d'amour et de reconnaissance tous les jours. Mon mari a disparu il y a deux ans, et la vie est bien différente sans lui, elle n'a plus la même saveur. Ricci me permet donc d'oublier ma solitude dans cette maison, « *la solitude des vieux* », celle qui n'intéresse pas grand monde. En plus, avec le Covid, ça n'a pas arrangé les choses. Si mon Georges avait encore été à mes côtés, nous aurions été mariés depuis 63 ans. Je compte toujours nos années passées ensemble, car l'amour qu'il y avait entre nous ne s'est pas arrêté à sa disparition. Que mon mari soit présent physiquement ou seulement dans mon cœur ne change rien, il est toujours avec moi, il m'accompagne où que j'aille. Pourtant, Dieu sait combien de fois il nous est arrivé de partir en claquant la porte, mais en toutes circonstances, nous revenions l'un à l'autre, l'un pour l'autre. Être aimé est quelque chose de très fort. Aimer quelqu'un l'est encore plus. C'est savoir communiquer, accepter les défauts de l'autre et faire des concessions pour le bien du couple. J'ai accepté son caractère parfois impulsif et la maladresse de ses paroles, quand lui a accepté mon besoin de garder le contrôle, d'être indépendante. Je me suis souvent considérée comme une femme moderne, avec des idées nouvelles ou du moins avec une certaine ouverture d'esprit, et je ne sais pas si c'est réellement le cas, mais ce qui est sûr, c'est que je n'ai jamais voulu dépendre de qui que ce soit et surtout pas des hommes. Mon défunt mari, lui, a su respecter cela et me rendre heureuse.

C'est alors que mon beau Ricci me détache de mon passé lointain pour me ramener dans le présent, en miaulant d'une manière inconnue mais pour le moins alarmante.

— Alors mon Ricci, que se passe-t-il ? Bon, j'arrive, attends-moi, il faut que je me lève...

Cela me fait tellement de bien, c'est l'être à qui je parle le plus au cours de mes journées et, à sa manière, je peux dire qu'il me parle aussi. J'ai très souvent l'impression de réussir à percevoir dans son regard ses sentiments, peut-être parce que je le connais mieux que personne. Je lui ai un peu sauvé la vie. Il y a un an de cela, ce n'était qu'un chat abandonné, traînant dans les rues du quartier, délaissé, amaigri avec le poil sale et collant. Un jour, alors que je marchais sur le trottoir, il m'a suivie. Il n'avait pas de collier et n'avait pas l'allure d'un chat domestique. Je l'ai donc aidé à se refaire une santé en lui donnant à manger, en le lavant un peu et surtout en lui apportant de l'affection. En fin de compte, c'est lui qui m'a choisie. Nous sommes mutuellement aidants l'un pour l'autre. Sans lui, je crois que je me sentirais abattue, alors il m'a aussi un peu sauvée.

Je le caresse quelques minutes, mais il recommence à miauler. Il doit sans doute perdre patience, ce n'est pourtant pas son habitude. Après avoir réussi tant bien que mal à me lever du fauteuil, je marche jusqu'à la cuisine où le bol de croquettes est encore plein. Pourtant, à cette heure, il est généralement à moitié !

— Je ne comprends pas mon Ricci, tu n'as pas faim aujourd'hui ? Tu te sens mal ? Oh mon pauvre.

Il me fixe et miaule de plus belle. Je comprends alors de quoi il s'agit... Ce n'est pas lui qui va mal. Il tentait de me prévenir. Je m'accroche au mur avec le peu de forces que j'ai et tout à coup je ne vois plus. Le noir.

Ne plus sentir le poids de mon corps, avoir l'impression angoissante d'être passée de l'autre côté, de ne plus être de ce monde, me donne la chair de poule. Je n'ai pas la force d'ouvrir mes yeux, pourtant quelque chose est près de moi, je le sens. Il y a comme un vide immense qui m'entoure, mais je crois avoir encore un pied dans le monde des vivants. *Je ne vais pas mourir de sitôt.* Plus les minutes passent et plus j'ai peur de rester dans cet état, bloquée à jamais dans cette obscurité.

Tout à coup, toujours dans les vapes, je perçois du bruit. Quelqu'un semble m'appeler, comme si cette personne était loin de moi. Cette voix, que je ne reconnais pas immédiatement, commence alors à s'éclaircir. Il s'agit de ma voisine, madame Falloche, qui crie à l'aide. Elle m'appelle de nombreuses fois, en quête d'une infime réponse de ma part. Je la sens poser ses doigts au niveau de ma carotide afin de chercher mon pouls. Je reprends conscience de mon

corps, petit à petit, membre après membre, mes deux jambes, mes deux bras et enfin ma nuque ainsi que mon visage.

— Élizabéth ? Élizabéth ? Vous m'entendez ? Répondez-moi ! Si vous m'entendez, serrez-moi la main ! Ouvrez les yeux !

Je sens la force revenir quelque peu en moi, j'essaie de tout mon possible de serrer sa main, mais la pression que j'exerce est trop faible pour qu'elle puisse le ressentir. Je l'entends ensuite appeler les secours.

Le temps qu'ils arrivent, je reprends connaissance tout doucement. J'entrouvre les paupières peu à peu, avec difficulté au départ. Ma vue reste très floue, puis après quelques minutes, je vois bel et bien ma voisine accroupie à côté de moi.

— Vous m'avez fait si peur Élizabéth, je suis rassurée que vous vous soyez réveillée. C'est votre chat qui est venu à ma porte, il miaulait tellement que je me suis dit que quelque chose n'était pas normal. Heureusement qu'il était là. Je ne vous trouvais pas dans le jardin, vous ne répondiez pas au téléphone, ni à la sonnette d'entrée, c'est là que je vous ai aperçue par la fenêtre.

— Mais par où êtes-vous entrée ? réussis-je à articuler.

— Par la porte de derrière qui donne sur votre jardin, elle était entrouverte. Ne vous inquiétez pas Élizabéth. Restez calme. Vous vous souvenez de ce qu'il s'est passé ?

— Je ne sais plus très bien, j'allais vers la cuisine et... Je ne me rappelle plus...

— L'ambulance arrive Élizabéth... Ça va aller, vous avez fait un malaise. Tout va bien se passer maintenant, ne vous inquiétez pas.

— Oh vous savez, je ne crois pas que ça ira mieux, j'ai 82 ans, j'ai survécu à deux cancers... Je garde tout de même espoir, mais l'espoir ne fait pas tout ! Je vous remercie d'être là avec moi en tout cas...

Les ambulanciers arrivent et je suis très bien prise en charge. Puis, pendant le trajet, alors que l'un conduit, l'autre reste à mes côtés.

— Vous faites un travail formidable !

— Merci Madame mais sans l'aide de votre voisine, nous n'aurions servi à rien. Vous avez eu de la chance qu'elle ait été là !

— En fait c'est mon chat qui l'a alertée. Apparemment il a beaucoup miaulé à sa porte, vous y croyez ?

— Je ne suis pas surpris, les animaux peuvent être très doués pour sentir que quelque chose ne va pas chez leur maître. Eh bien en tout cas, vous pouvez lui dire merci ! Nous sommes arrivés Madame Picot. Mes collègues vont prendre le

relai pour s'occuper de vous.

— Ravie d'avoir parlé avec vous mon garçon !

— Moi aussi Madame, j'espère que vous vous rétablirez vite !

— Merci mon petit !

Ils me déposent à l'hôpital et avant qu'ils ne repartent, je leur lance :

— Excusez-moi jeunes hommes ?

— Oui Madame Picot ? me demandent-ils en se retournant.

— Profitez de la vie tant que vous le pouvez ! Vivez votre vie et vivez vos rêves car la vie est trop courte et les rêves trop nombreux, petit conseil de grand-mère. Et n'oubliez pas, les grands-mères ont toujours raison.

Tandis que le conducteur se contente d'un sourire timide, l'autre me regarde avec un air si doux et si sincère avant de me répondre :

— Je n'oublierai pas Madame.

Puis ils se retournent de nouveau, avant de s'éloigner. Une autre urgence sans doute.

On m'emmène ensuite sur le brancard dans le couloir des urgences où je me rends compte de la masse de monde qui attend. On dirait que les soignants vivent un rush quotidien. Ils ne savent plus où donner de la tête, ils ont l'air exténués et pourtant ils sont là, à toute heure du jour et de la nuit. Des gens souffrent, crient, d'autres haussent la voix et malgré une fatigue morale et physique, ils continuent de répondre présents. *Mais jusqu'à quand ?* Je n'ignorais pas la situation actuelle dans les hôpitaux, toutefois je n'en avais jamais été réellement témoin. Sauf que là, je suis directement concernée. *Est-ce que quelqu'un viendra s'occuper de moi, au vu de mon âge ?*

C'est insupportable, j'ai mal au dos, aux fesses, je voudrais bouger, mais je suis bloquée ici, sur mon brancard. Épuisée, je finis par m'assoupir un petit moment. Au bout de trois heures, un interne puis un médecin viennent s'occuper de moi. Ils me posent des tas de questions, me font passer des imageries et demandent à l'infirmière de me faire une prise de sang. Après deux nouvelles heures d'attente, le docteur m'apprend ce qui ne me surprend plus. Tumeur au niveau du pancréas. La suite je la connais. Ils vont devoir effectuer une biopsie pour confirmer leur hypothèse d'un très probable cancer.

Je suis très fatiguée et je ne désire plus me battre. Si mon heure a sonné, je dois l'accepter.

— Je suis désolé Madame. S'il s'agit bien là d'un cancer, nous pouvons toujours essayer...

Je lui coupe la parole, car je sais pertinemment ce qu'il va me dire. Chirurgie